

Journal de la Société des Océanistes

155 | 2022

Histoires, matérialités et muséographies des collections océaniques.
Études de cas

Compte rendu de *Créoles, pidgins et idéologies linguistiques dans les îles du Pacifique*, de Véronique Fillol et Leslie Vandeputte (éds)

Sabine Ehrhart



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jso/14524>

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2022

Pagination : 348-351

ISSN : 0300-953x

HEYERDAHL Thor, 1994. *L'expédition du Kon-Tiki : sur un radeau à travers le Pacifique*, Paris, éd. Phébus (éd. orig. : *Kon-Tiki ekspedisjonen*, 1948).

JAMBECK J.R. et al., 2015. Plastic Waste Inputs from Land into the Ocean, *Science* 347, pp. 768-771.

LONDON Jack, 2010. *La croisière du Snark. San Francisco-Sydney. Le Pacifique à la voile*, Paris, La Table Ronde (éd. orig. : *The Cruise of the Snark*, 1911).

MELVILLE Herman, 2015. *Taiipi*, Paris, Gallimard (éd. orig. : *Typee*, 1846).

ROUTLEDGE Katherine, 1919. *The mystery of Easter Island: the story of an expedition*, London, Sifton-Pread.

STEVENSON Robert Louis, 2005. *Le trafiquant d'épaves*, Paris, Phébus (éd. orig. : *The Wrecker*, 1892).

Aurélie CONDEVAUX
MCF, Université Paris 1

VANDEPUTTE Leslie et Véronique FILLOL (éds), 2021. *Créoles, pidgins et idéologies linguistiques dans les îles du Pacifique*, L'Harmattan, coll. Cahiers du Pacifique, 238 p.

L'ouvrage collectif *Créoles, pidgins et idéologies linguistiques dans les îles du Pacifique*, paru chez L'Harmattan en 2021 (n° 9 dans la collection Cahiers du Pacifique contemporain), sous la direction de Leslie Vandeputte et Véronique Fillol, jette de nouveaux ponts entre plusieurs îlots de savoirs. Ces ponts joignent d'une part, au sein du Pacifique, les aires linguistiques anglophones avec les aires francophones ; et d'autre part, les approches plus traditionnelles avec les plus actuelles en recherche sur les langues de et en contact. Les directrices du volume ont réussi à rassembler des auteurs renommés pour leur expertise sur cette problématique au sens large, et spécialisés sur les phénomènes de langues en contact dans cette région spécifique qu'est le Pacifique Sud. Les sept articles couvrent au total un champ très large.

Le premier, par Véronique Fillol et Leslie Vandeputte introduit le sujet. Les deux éditrices ont travaillé ensemble pendant plusieurs années au sein des séminaires ERALO sur les langues de contact, les langues minorées et les politiques linguistiques en Océanie. Grâce à leurs terrains de recherche, les deux auteures ont eu accès à la fois aux publications scientifiques du monde anglophone et francophone et se proposent d'unir ces deux approches. Si ceci a déjà été fait à titre individuel par les chercheurs internationaux, les résultats de cet effort ont rarement été rassemblés dans un seul ouvrage. Chris Corne et Daniel Véronique peuvent être considérés comme des précurseurs, car



ils ont fait ce lien dans leurs publications dès la fin du siècle dernier.

Ensuite, Karin Speedy partage avec nous les résultats de ses recherches dans les archives concernant la genèse du tayo, langue créole parlée par la tribu de Saint-Louis en Nouvelle-Calédonie. C'est un sujet qui me tient à cœur car j'ai moi-même travaillé pendant 20 ans avec les anciens de la tribu de Saint-Louis qui ont bien voulu partager avec moi leurs traditions orales (parallèlement, j'ai consulté des documents dans les archives de Nouvelle-Calédonie, surtout à la bibliothèque Bernheim, et au diocèse de Nouméa, et dans les bibliothèques de l'Université d'Auckland et du Bishop Museum à Hawai'i). Les découvertes de ma collègue, basées sur un travail mené en bibliothèque et dans des archives situées pour la plupart en France, ouvrent et prolongent des débats récents. J'aurais préféré qu'elle ne s'arrête pas aux lectures de mes premières publications et qu'elle consulte plus en détail celle de 2012 et les suivantes, plus théoriques, sur la genèse des langues de contact et, plus particulièrement, du tayo (Ehrhart, *in* Yakpo et Stell, 2015). Les réflexions sur la politique linguistique familiale des couples linguistiquement mixtes et sur la sédentarité des femmes (pp. 45-46), un fait exceptionnel dans la tradition kanak, sont à mon avis la véritable nouveauté de cette contribution.

Dans un article très instructif, Emanuel Drechsel nous explique les procédés de l'ethnohistoire du discours, une méthode pluridisciplinaire « qui associe philologie et ethnohistoire pour analyser les éléments historiques, linguistiques et extralinguistiques. » (p. 65). L'auteur analyse principalement des pidgins et créoles basés exclusivement sur des langues du Pacifique, sans implications de langages européens. Il nous invite à adopter une posture équilibrée et surtout décentrée par rapport à la perspective euro-centriste qui était (et qui est encore) au centre de la plupart des publications sur les langues en contact. La présentation de trois documents publiés entre 1773 et 1805 illustre parfaitement cette approche nuancée. Ce sont les notes de Reinhold Forster et de son fils Georg lors du deuxième voyage de James Cook en 1773, les échanges entre James Colnett qui se trouve alors au Mexique en 1790 avec son employé tahitien, et les conversations entre le chef maori Moehanga et son ami britannique John Savage à l'occasion de leur voyage commun en Angleterre.

L'étude approfondie de ces textes souligne que les notes des Européens ne se réfèrent pas à la langue polynésienne qu'ils croyaient observer et éventuellement même apprendre, mais « au lieu du tahitien, de l'hawaïen et du māori, ils ont en vérité documenté des variantes de pidgin océanien étroitement liées. » (p. 89). Plutôt que d'y voir une perte d'information, E. Drechsel aborde ce malentendu comme une opportunité, car les documents historiques qui illustrent des langues de contact nées hors de la sphère d'influence des langues européennes sont extrêmement rares et, pour cette raison, très précieux. L'auteur relève notamment des coïncidences

très fortes entre les trois sources, aussi bien au niveau phonétique et phonologique, morphosyntaxique (fortement simplifiée par rapport aux langues polynésiennes parlées à cette époque) que du vocabulaire (basé principalement sur les langues polynésiennes orientales, avec quelques emprunts européens). En s'appuyant sur ces données fiables, il peut confirmer l'existence d'un pidgin polynésien océanien assez stable avec une extension géographique plus large que ce qui était admis jusqu'à présent dans les publications scientifiques.

La contribution de Miki Makihara et Bambi Schieffelin met en lien les mobilités sociales, géographiques, politiques, économiques et religieuses de la région « Pacifique » avec l'évolution linguistique de la région. Dans cet article riche, que je ne peux résumer qu'en partie, les auteurs montrent, pour commencer, la complexité de cette aire géographique et des interactions entre les différentes parties qui la constituent. Elles considèrent les pratiques aussi bien orales qu'écrites des langues qui y sont parlées, et les confrontent avec les idéologies linguistiques, définies comme « l'ensemble des représentations qu'entretiennent les populations du Pacifique sur la langue et son utilisation » (p. 98). L'arrivée des colonisateurs et missionnaires européens a fortement augmenté les mouvements et bouleversé la situation sociolinguistique des sociétés autochtones :

« Les moments où les membres de la communauté, confrontés à des idées et des actions nouvelles, s'y ajustent ou s'y opposent, en faisant des choix ou des compromis, passent souvent inaperçus et sont rarement documentés. » (p. 105)

Makihara et Schieffelin mettent l'accent sur le lien dominant-dominé qui se reflète aussi dans les idéologies linguistiques et, par conséquent, dans les pratiques d'utilisation des langues. Comme l'auteur précédent, elles mettent en garde contre une vision euro-centriste qui déforme l'observation, la description et l'analyse des situations de contact entre les langues et les personnes qui les utilisent. En outre, elles soulignent le lien qui existe entre la parole et le pouvoir, et ceci pour tous les types de structures sociales.

Finalement, cet article cherche à éclairer l'origine de la très grande diversité linguistique de cette région par rapport au reste du monde. Pour les auteures, l'isolation des espaces et la profondeur historique du peuplement ne suffisent pas à expliquer cette richesse, et elles avancent une troisième thèse très convaincante :

« La troisième proposition, fondée sur les attitudes sociales et les idéologies linguistiques, soutient que la diversité linguistique est une question de choix, quelque chose qui a été cultivé afin de mettre en évidence les différences et de maintenir les frontières entre des groupes qui sont par ailleurs culturellement similaires [...]. Dans le Pacifique, comme ailleurs, la langue est un marqueur d'identité. » (p. 114)

L'article démontre ensuite les trajectoires possibles et très diverses qui peuvent résulter de ces choix pour les représentants de différentes communautés océaniques :

« Dans ces rencontres, non seulement les idées imposées sont prises en considération, mais les idées traditionnelles peuvent aussi être réévaluées, ce qui peut donner naissance à des formes culturelles ou linguistiques syncrétiques. » (p. 105)

Un autre exemple de la dynamique interne des processus linguistiques et culturels est l'appropriation de l'outil d'écriture par les communautés autochtones qui, avant l'arrivée des Européens, ne disposaient pas de système élaboré. Au lieu de subir l'alphabétisation d'une manière passive, les membres de ces communautés l'ont utilisé à leur façon, en lui donnant une forme correspondant à leurs propres valeurs culturelles.

La contribution suivante abonde elle aussi en informations nuancées et détaillées et je ne pourrai qu'en reprendre les plus grandes lignes. « Passion et contraction : le bislama au cœur d'idéologies linguistiques et politiques (Vanuatu, Mélanésie) » est une version condensée mais augmentée de la thèse de doctorat présentée en 2014 par Leslie Vandeputte. L'auteure connaît très bien la situation linguistique du Vanuatu pour y avoir vécu et travaillé pendant une période assez longue de sa vie, et elle nous décrit le changement de statuts du bislama entre l'indépendance en 1980 et aujourd'hui, passant « d'une fonction véhiculaire à une fonction identitaire » (p. 139 et suivantes). C'est surtout dans les villes de l'archipel et dans le langage des jeunes que ces changements s'opèrent, car ceux-ci sont déjà assez éloignés par leur âge de la mémoire de l'époque coloniale. Paradoxalement, cela les amène aussi à ré-adopter des attitudes qui semblaient appartenir au passé :

« Si la génération contemporaine des mouvements indépendantistes n'était pas réceptive (en partie en raison des divisions historico-linguistico-politiques pré-indépendance) à l'idéologie nationaliste monolingue d'essence européenne "une langue = une nation" ; celle qui est née après l'indépendance y est beaucoup plus sensible. » (p. 155)

En se basant sur plusieurs exemples, l'auteure souligne que des actions menées dans le cadre de la politique linguistique d'un État n'ont pas d'effet si elles ne sont pas suivies par les comportements et surtout les choix linguistiques des locuteurs :

« Officiellement langue nationale, le bislama commence seulement à le devenir dans la pratique. Il devient la langue nationale de toute une "communauté nationale" qui se devine et s'imagine à travers l'usage d'expressions et de notions que seul le bislama permet. » (p. 160)

Le lien entre langue et nation renvoie aux théories de Bourdieu, qui attache une grande importance à cette équation. L'idée des échanges sur un marché linguistique entre des langues dans leur version standard est conditionnée par l'idée de nation monolingue. Cela s'applique mal aux environnements

complexes des sociétés plurilingues, avec une grande richesse de systèmes linguistiques, de variétés interlinguistiques, et des acteurs/locuteurs aux profils très divers.

Sur la base de ses observations très fines, l'auteure pourrait être amenée à revoir sa définition des langues créoles donnée au tout début de son article (p. 139, note 5). En effet, la tradition en créolistique définit les créoles comme des pidgins qui sont devenus la langue maternelle d'une communauté, suite à un contact intense entre plusieurs groupes humains. Cependant, les données de terrain qui nous sont présentées ici démontrent clairement que cette distinction n'est pas si simple, il peut y avoir des superpositions de formes différentes en lien avec les générations. Un observateur extérieur verra seulement un dialogue entre deux personnes qui utilisent des formes très proches voire identiques. Pour certains des informateurs/trices de Leslie Vandeputte, le bislama est leur langue première, pour d'autres, c'est une seconde langue (p. ex. p. 156), mais à cela ne semble pas correspondre une variation dans la structure de la langue utilisée. Cette harmonisation entre locuteurs ayant un lien différent avec la langue représente un sujet prometteur à creuser à l'avenir. En outre, mes observations dans le Pacifique m'ont aussi montré la différence entre première langue (dans le sens de celle qui est arrivée la première dans la vie d'une personne) et langue première (la langue la plus utilisée/la plus forte dans le répertoire plurilingue d'une personne à un moment donné de sa vie). Dans un milieu avec beaucoup de mobilité, les enfants étaient fréquemment adoptés par la famille maternelle dans une autre tribu, ou faisaient des séjours prolongés dans des internats loin du lieu de naissance. Dans ces situations, la langue apprise la première dans la vie d'une personne ne reste pas toujours celle qui prendra la première place tout au long de sa vie.

Miki Makihara décrit le développement du rapanui, langue appartenant à la famille polynésienne, sur fond de changement des idéologies langagières autour de cette langue. Makihara se concentre particulièrement sur les phénomènes de contact entre le rapanui et l'espagnol chilien, langue des colonisateurs. Elle part d'une description de la mise en place d'une diglossie coloniale avec le rapanui en position dominée et minorée, par les colons, mais aussi par ses propres locuteurs. Ensuite, elle introduit le terme de « synchrétisme » qui, pour elle, a une acceptation positive :

« Le synchrétisme se réfère également aux normes interactionnelles et à la conscience "pratique" des locuteurs [...]. Ces derniers non seulement acceptent des simultanités bilingues, ils affichent également une grande capacité d'adaptation face à des locuteurs dont les compétences bilingues varient. » (p. 211)

Encore une fois, c'est la force d'action des individus et leur possibilité de choix entre différents éléments linguistiques (provenant de deux langues très diffé-

rentes dans le cas présent) qui est mis en avant. Les locuteurs ne subissent pas passivement le choc entre deux langues, mais sont des acteurs qui valorisent intentionnellement leur patrimoine linguistique.

Christine Jourdan et Johanne Angeli analysent le pijin et la transformation des idéologies linguistiques aux Îles Salomon, en se concentrant sur les centres urbains post-coloniaux (ici Honiara, cf. p. 165), à l'instar du travail sur le Vanuatu dans ce même ouvrage. L'approche transcende la simple description des *perceptions* : les auteures vont plus loin, en cherchant à décrire les *idéologies linguistiques* (p. 167), plus difficilement accessibles. Elles insistent sur le lien entre « une complexité sociale et culturelle croissante qui, à son tour, favorise le développement de nouvelles idéologies linguistiques. » (p. 172). Ensuite, l'article nous fournit des informations sur l'évolution des idéologies linguistiques qui peuvent se superposer par moments :

« [...] multilinguisme réciproque (qui prévalait à l'époque précoloniale ; multilinguisme hiérarchique (introduit pendant la période coloniale) ; pragmatisme linguistique (présent tout au long de l'histoire des Îles Salomon, mais remodelé par le statut dominant relativement récent de l'anglais en tant que langue internationale) ; et nationalisme linguistique (un développement récent). » (pp. 173-174)

L'article explique la genèse des pidgins dans la zone de la Mélanésie anglophone, notamment le développement de leurs variantes urbaines dans les grandes villes :

« En sa qualité de langue "maternelle" de deux générations de citoyens et de *lingua franca* de la ville (et du pays), le pijin a acquis une indéniable légitimité *sociale* [...]. Pourtant, de nombreux Salomonais lui dénie(n)t toujours toute légitimité *linguistique*. » (p. 195)

Une place plus grande pour le pijin à l'école pourrait donner à cette langue une position plus confortable et mieux reconnue dans la société, mais les efforts dans cette direction se heurtent à deux obstacles majeurs : la variation interne du pijin et le rôle prépondérant de l'anglais qui, parmi les jeunes générations, ne porte plus la mémoire du passé colonial.

Contact de langues, contact et échange entre les auteurs de cet ouvrage ?

Les auteur(e)s des contributions qui constituent cet ouvrage développent une vision globale de l'espace des îles du Pacifique et de sa diversité linguistique et culturelle.

Cependant, après la lecture de l'ouvrage dans son ensemble, le lecteur aurait souhaité y trouver encore plus de lectures croisées et de dialogue entre les auteur(e)s des articles. Par exemple, le nom de taio discuté par Emanuel Drechsel est donné ici sans lien avec l'article qui le précède et qui parle justement d'une langue en Mélanésie qui porte ce nom. Le fait qu'il soit employé si loin de sa région d'origine, la Po-

lynésie orientale, aurait pu apporter un élément supplémentaire en faveur de l'argument de E. Drechsel.

Le concept du choix qui s'offre au locuteur dans un environnement plurilingue est évoqué par plusieurs auteurs (p. ex. Makihara et Schieffelin, Vandeputte, Jourdan et Angeli) et aurait mérité qu'on le traite de façon synthétique, par exemple dans un épilogue en fin d'ouvrage.

Dans une approche de linguistique post-coloniale, une comparaison des prises de position par rapport à la langue des (anciens) colonisateurs pourrait être également un sujet de discussion : revalorisation de l'anglais au Vanuatu et aux Îles Salomon, développement et reconnaissance de la « pratique synchrétique » (p. 219) à Rapa Nui, formation de langues de contact par noyaux relativement limités en Nouvelle-Calédonie, parallèlement à la formation d'un français régional calédonien... Ces questions transcendent le simple dialogue entre les sphères anglophones et francophones, car à Rapa Nui, par exemple, le monde colonial hispanophone entre dans le débat. On peut se demander à quel point les bases culturelles et les traditions de communication des différentes aires culturelles du Pacifique ont également formé le type de dialogue interculturel et, par conséquent, le développement de certains types de langues de contact.

D'un point de vue plus pratique, il aurait été utile d'indiquer si tous les auteurs ont directement rédigé leurs textes en français et si non, qui a traduit. Les auteures de la 6^e et 7^e contribution donnent cette information et celles de la 4^e expriment leurs remerciements à la traductrice ; pour les autres, je n'ai pas trouvé d'indication. Pour les auteurs ayant rédigé en français, cela illustrerait le degré d'ouverture linguistique entre locuteurs anglophones et francophones. Pour les chapitres qui ont été traduits, mentionner le nom du traducteur permet de mettre en relief le travail de médiation inter-linguistique, qui n'est pas sans lien avec le sujet général de l'ouvrage.

Certains articles présentent des données collectées dans le cadre d'autres projets et publications. Il aurait été utile pour le lecteur ou la lectrice d'avoir des indications plus détaillées sur les circonstances de ces recherches sur le terrain (date, durée, déroulement) sans avoir à les chercher dans les documents d'origine qui sont indiqués dans les articles. L'article sur les Îles Salomon fournit ces informations (p. 168), tandis que les autres le font dans une mesure nettement moindre.

La lecture de cet ouvrage ouvre des perspectives prometteuses. Afin de continuer le travail scientifique sur cette lancée, un colloque international en présentiel avec des chercheurs/chercheuses des différentes aires linguistiques et géographiques pourrait prolonger cette dynamique positive.

RÉFÉRENCE CITÉE

EHRHART Sabine, 2015, *Continua of language contact*, in Gerald Stell et Kofi Yakpo (eds.), *Code-Switching between structural and sociolinguistic pers-*

pectives, Berlin, München, Boston, De Gruyter, pp. 305-316.

Sabine EHRHART

Professeure associée d'ethnolinguistique
à l'Université du Luxembourg

DEMIAN Melissa, 2021.
In Memory of Times to Come: Ironies of History in Southeastern Papua New Guinea, New York, Berghahn, 228 p., notes, references, index.

The intellectual effort Melissa Demian has given over to the central analytic problem in her new ethnography is impressive. Drawing from the work of

Marilyn Strathern, Nancy Munn as well as several other theorists and the cross-cultural record at large, she succeeds throughout her finely-crafted book to sort out how the Suau, who live in Milne Bay region of Papua New Guinea (PNG), assert 'themselves' amid pressures –Demian is reluctant to call them modern– that they have faced in the past and go on facing in the historical moment. But who are 'they'? And what did 'they' do? And now, what do 'they' want?

Upon her initial arrival in the mid-1990s, Suau people frustrated and annoyed Demian when they told her that they had "forgotten" all beliefs and practices related to *kastom* (p. 1) and worse, that they did not even have a name for themselves (thus 'Suau' is the author's attribution). Impenetrable theoretical abstractions occasionally mar its narrative, but *In Memory of Times to Come* for the most part succeeds to render a complicated perspective of the agency the Suau brought to bear on this fundamental challenge faced by every community and person throughout the region.

"For the past 140 years, [...] Suau participated in every single phase of European [...] expansion into the Pacific, and they [...] not only accommodated it, but also embraced it." (p. 40)

Now, a pall, a kind of collective mourning, hangs over the culture. A once vital, colonial world has disappeared leaving people with a pervasive sense of abandonment. Until WWII, the Suau Coast was a center of Protestant missionary activity. There were churches. There were schools. There was infrastructure. But it departed; no one, no foreigners, returned after the war, despite how "hospitable" the Suau had been (p. 8). So now, they were left with no outlet for the great social creativity they put into relationships with their guests.

Despite their melancholy, lack of ethnonym and the sense that Western values had displaced *kastom*, the overall picture of contemporary Suau society

